FEUILLETON DE L'ABEILLE,

NOUVELLE-ORLEANS, 4 DECEMBRE 1860.

LES SABOTHERS DE LA FORÊT NOIRE.

XIII

(Suite.)

Le vieux détacha sur le sergent un regard affligeant du malheur et du mécontentement. Il n'en avait eu en ce moment non après entre lui malin, certain, elle n'eût pas rendu devant un mourant. Elle eût tout aussi volontiers un homme qui de défaut aimé de la vie de son fils.

—Mon Dieu! dit-elle cependant de sa voix la plus calme après un instant de silence, il y a bien plus que vous ne voyez pas le sang de ce pauvre garçon, vous comprenez bien que j'ai demandé de faire dans mes ratiaga ou de l'exposer à tomber sous le fer des hommes. Mais quand une fois vous le trouvez, vous servez de témoins vous-même, quel châtiment vous pèse-t-il?

—Je veux l'ai déjà dit, répliqua Mathias Werner avec un accent de vérité auquel pourtant la vieille ne se laissa pas prendre, il sera juste pour quelques mois de prison, voilà tout. Cependant, je hésitait à dépeindre nouvelle, car que chaque heure qui s'écoule, en agravant sa faute, rend la punition qui l'attend plus sévère.

—Oh! si j'étais bien convaincue que vous ne cherchez pas à m'abuser et qu'il en fût quitte pour la prison, comme vous me l'affirmez, je vous le l'ai ma seule recourrez.

—Pourquoi douter de ma parole? dit le sergent.

—Si vous voulez que j'aie confiance en vous, jurez-moi devant Dieu qu'on ne le tuera pas.

—Je le jurerai cent fois, mille fois s'il le faut.

—Le serment est chose sérieuse, et merde, Mathias Werner, et si vous n'étiez pas mauvais mère qui vous vous livrer son enfant, en serait un crime, mangeur.

—Vieux Wendel, répartit le sergent avec sagesse, souvenez vous que personne plus que moi n'est rigide observateur de la foi jurée.

—Cette dernière parole ne manque, dit la Marannaïd en s'efforçant de cacher ce qu'il y avait de cruel dans le sourire qui achevait sa lèvre mince, venez donc, et que la volonté de Dieu s'accomplisse.

Le sergent, son fusil sur l'épaule, se mit à gravir l'étroit sentier dans lequel s'était engagé la veuve.

Après une demi heure d'une marche pénible à travers un chemin bordé de ronces, tantôt caillouteux, tantôt défoncé par les eaux, ils arrivèrent dans un endroit encerclé et tout hérissé de branchaillis inextricables. Le chemin s'arrêtait là.

—Ah ça! la mère, en diable me conduisez vous? demanda Mathias en promenant autour de lui des regards inquiets. En effet, un bruit sourd qui semblait sortir des entrailles de la terre montait jusqu'à lui et ce bruit, qui grondait au milieu du silence de la nuit, avait quelque chose de sinistre et de terrible.

—Ne vous n'ils pas promis de vous livrer mon fils? répondit la veuve impassible et montrant du doigt à son compagnon des saillie de rocher à plus de vingt pieds au dessous d'eux: Voilà le chemin, ajouta-t-elle.

Et sans hésiter, s'aidant des pieds et des mains, s'accrochant aux ronces et aux aspérités du roc, elle se mit à descendre. Mathias Werner rétrécit un instant, puis dégoulaina la bretelle de son fusil, le jeta en bandoulière et descendit à reculons, comme son guide, en ayant soin de ne lâcher les racines auxquelles il s'était cramponné que lorsqu'il sentait son pied solidement posé.

Quand il eut atteint la saillie, le sergent se retourna, et vit qu'en avait pris et sans fond s'ouvrait sous son pied. Il resta avec épouvante.

—Que je sois pendu si je vais plus loin! s'écria t-il en s'adossant au rocher.

La Marannaïd s'approcha de Mathias et lui adressa quelques mots qu'il n'entendit pas. Le brave d'un moment qui demandait d'une montagne voisine et se précipitait dans le gouffre en donnant ouverte le sac de sa voix. On eût dit que le démon de l'onde mêlait ses accents redoutables au magissement de ses flots en courroux. Et cette nappe bouillonnante tombait de près de Mathias et de la veuve, qu'ils étaient baignés de leurs vapeurs que le vent leur soufflait au visage.

La lune brillait en ce moment de tout son éclat au milieu d'un ciel étoilé.

Le sergent put faire correspondre alors par signes à la Marannaïd qu'il était bien décidé à ne pas passer plus loin l'aventure; mais la vieuve secoua négativement, et, désignant la main vers la gauche, elle lui montra un petit sentier grossièrement taillé en plein roc et elle passa la première.

Le raidement contre la terreur qui le dominait, Mathias suivit la veuve en silence, pesant son pied partout où elle avait posé le sien et s'appuyant aux fiancs du rocher.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, le bruit de la cascade s'éloignait et le sentier devenait de plus en plus impraticable.

— Ramenez vous, Mathias, dit la Marannaïd en s'arrêtant devant un trone d'arbre que le coudée de la tempête semblait, en un jour de colère, avoir couché comme un poids en travers de Pabîme, une fois de l'autre côté, vous êtes sauvé.

Mathias, haletant, épuisé de fatigue, jeta sur ce pont, aussi effrayant que périlleux, un regard effaré, et il ne demanda s'il pourrait le franchir.

L'espace à traverser n'était pas très large, mais le gouffre qui s'ouvrait béant sous ses pas avait plus de quatre-vingts pieds de profondeur.

La veuve Wendel vit son hésitation, et voulant lui inspirer quelque courage, elle passa hardiment sur ce pont chancelant; et après l'avoir traversé, revenant sur ses pas:

—Je vous attends, dit-elle.

—Mais c'est le chemin de l'enfer! répondit Mathias Werner sans oser avancer d'une semelle.

—Vous, un soldat, vous hésitez à suivre une femme!

—Tout-à-l'heure, je ne sembla pas avoir grande confiance en mes promesses, et je l'ai remarqué sans doute; ce qui m'amène, je commence à me défier de toi, bonne femme! Regardant cet effroyable passage, l'on sait à me demander s'il est bien de l'autre côté de la rivière que se montre ton chemin, et si je ne m'entraîne pas dans quelque piège.

—Quelle preuve vous faut-il donc? demanda la Marannaïd.

—Appelle Fritz, et s'il répond à ton signal, je ne douterai plus qu'il ne soit en effet dans la grotte d'Epitéthal.

La veuve se fit annoncer un petit-voix de ses deux mains et poussa un cri guttural assez répondit un sifflement aigu, répercuté par les échos de la vallée, arrive, net et distinct jusqu'au sergent.

—Eh bien vous convaincu, maintenant? dit la Marannaïd.

—Oui, répondit Mathias, dont le regard ne pouvait se détacher de ce point qui semblait disparaître dans le vide: mais je ne vois pas la nécessité de passer sur ce tronc d'arbre pour causer avec ton fils. Ne peut-il pas l'appeler et lui dire de venir?

—Je l'appellerais qu'il ne viendrait pas. Le signal que je viens de faire n'a d'autre but que de lui annoncer ma venue. Il sait, si bon vous semble, pour quelle cause et pourquoi.

—Pour t'enfuir avec lui par quelque issue secrète, n'est-ce pas? interrogea Mathias Werner. Je le tiens, je ne quitte pas ce pont.

—Décidément, je commence à croire que vous avez peur.

Ce dernier mot de la veuve produisit sur le sergent un effet presque magique.

—Peur! répéta t-il retroussant son épaisse moustache; jamais encore une fois devant, sorcière, et tu verras si je tremble en arrière.

En effet, il suivit résolument la veuve Wendel, qui, le précédant de quelques pas, marchait avec autant d'assurance que dans une zone frayée à travers un champ de blé.

Le sergent se contraire n'avançait que lentement, pas à pas, regardant fixement devant lui pour tenter d'échapper au vertige qui le gagnait malgré son courage.

Le chemin la veuve n'arrêta en se tournant vers Mathias Werner, elle lui posa la main sur l'épaule.

—Il est bien convenu, n'est-ce pas, que mon fils sera la vie sauve? dit elle.

—Marche donc, sorcière! s'écria le sergent en cherchant à la repousser. Marche! car je sens mes genoux faiblir.

—Non, je n'irai pas plus loin, répartit la Marannaïd avec un éclat de rire sauvage, car la parole est en ma mémoire et son serment m'hâte. Une voix secrète me dit que mon fils, livré entre ces mains et ces dents, ne tombe aux balles de ses ennemis. Si, par excès d'amour, j'ai perdu mon enfant, je saurai le sauver au prix même de ma vie.

—Lâche moi! dit Mathias d'une voix rauque, et je déchirerai devant toi l'engagement qu'il a signé, et je ne réclamerai pas les florins qui l'ont reçu.

—Non, répartit la veuve, depuis deux jours j'ai trop souffert. Il faut en finir.

—Que veux-tu dire?

—Que tu durant, homme et la mienne sont vouées, et qu'il est temps de commencer notre âme à Dieu, Mathias, car nous allons mourir ensemble.

Il y avait dans la voix de la veuve Wendel une expression si solennelle et si terrible à la fois que le sergent épouvanté, se reprit sur lui même, pour ne trouver d'arme, saisit il s'accrocha convulsivement des genoux et des bras, cherchant à gagner à reculons le chemin par lequel il était venu.

—Le voyant tenter de fuir, la Marannaïd se rua sur lui avec un éclat de rire insensé, et l'enlevant dans ses bras elle se suspendit au-dessus du gouffre, opposant vue réjouir le sergent dans un chute.

Mais une tête désespérée s'engagea entre eux tout bouleversé qui se cramponnait à la vie près de s'échapper, et cette femme qui voyait, au fond de l'abîme, la mort lui sourirant et lui tendant les bras.

De la main qui lui restait libre, Mathias saisit de si terrible compte par en tête de la Marannaïd, que le sang s'en échappait de toutes parts.

En vous en un instant pour à son tour. Elle craignait de s'étonner et d'être obligée de lâcher prise.

Mais elle était si convulsivement soudée au sergent, que la mort même n'avait pu l'en séparer.

En ce moment retentit un effroyable cri et bondissant mortel.

C'est Fritz qui, inquiet de ne pas voir arriver la veuve, dont il avait reconnaît entendu le signal, répondant une seconde fois à son appel tout en marchant à son rencontre.

Mathias et la Marannaïd tressaillirent en même temps, l'un de terreur, l'autre de joie, en voyant ce qui arrivait à la veuve Wendel au moment où elle était à bout de forces. Mais l'avide de mettre fin à cette lutte épouvantable, redoutant que son fils ne se perdît en voulant le sauver, se mettant en danger le nouvelle Jean sous cette dernière, mais imprimant une dernière secousse au sergent et chercha à l'entraîner avec elle.

Le cri que poussa Mathias en sentant s'échapper à la vie de la Marannaïd se répétait jusqu'à Fritz.

XIV.

LA MEULE DU DIA.

Un homme sortit alors du trou ouvert dans vieux mole dans lequel il était blotti; il bondit le ravin en courant et alla se pencher sur le bord du gouffre, qu'il sonda longtemps du regard, cria, appelant son oreille sur l'autre bouche, il demeura immobile et pendant que le grand-mère se montrait à son fils, les hurlements lointains des chiens dans les fermes et les bergeries.

Cet homme, comme saint Rock, avait Noire sous le nom de Jean-Georges Bock, était l'homme mystérieux qui avait joué dans le cavicle de Gérard Mathias tout comme d'abolition sur Gérard.

Comme de Satan! c'est une vraie diable, cette Marannaïd, se dit-il en lui-même. Il faut avoir le diable en corps pour s'exposer ainsi ainsi dans un de ces vieux trous! Comme elle est ensuite pour tout ce qui gêne ses intentions, et comme elle est prête à tout pour les exécuter, et comme elle est prête à tout pour les exécuter, et comme elle est prête à tout pour les exécuter